

Comptes Rendus de lectures

Extraits choisis par Janou Lèmery du livre :

LA CRÉTINISATION

par Jacques CHARPENTREAU
Collection Caliban
Editions Ouvrières.
p. 45 et suivantes :

Désert, la prolifération monstrueuse des administrations qui légifèrent, s'affairent, s'enferment et laissent faire, rongées par la cancérisation paperassière des notes de service, des questions résolues sur le papier, des décisions inapplicables, des stupidités prétentieuses du jargon administratif, des circulaires qui tournent en rond, et ron et ron, petit patapon.

Désert, ces professeurs qui ont peur des élèves, ces Directeurs qui s'enferment dans leur bureau, ces Provoiseurs qui se cachent, ces Principaux qui boudent, ces « surveillants » qui ne lèvent pas le nez de leur bouquin.

Désert, ces incapables décorés qui acceptent de trôner en d'innombrables commissions, qui parfois décident l'avenir d'élèves qu'ils ne connaissent pas : un nom, des notes, et hop, ils voudraient imposer leur décision pour respecter les pourcentages prévus. Ils sont habitués à ce que tout plie devant leur fantaisie. Ils ne pensent qu'à une chose : étaler leur savoir devant des subordonnés admiratifs, faire des clins d'œil, des ronds de

jambe, des allusions, des citations, pour briller entre initiés. Des astres de première grandeur. Quel terrible spectacle que cet Inspecteur d'Académie, présidant un Conseil d'orientation et demandant discrètement à quoi pouvait bien servir un Conseiller d'Orientation scolaire et professionnelle qui se trouvait là, avec ses dossiers et ses notes, au terme d'une année d'entretiens efficaces avec chaque élève.

Désert, ces écoles où il est défendu comme en prévient le règlement intérieur, « de boire à la fontaine ; de rester immobiles en plein soleil ou quand il fait froid ; de tirer, pousser, bousculer, frapper ou pincer des camarades ; de se livrer à des jeux violents et de nature à causer des accidents, de courir à grande vitesse, glisser en hiver, jeter des pierres ou autres projectiles, grimper sur les arbres, se suspendre aux branches, aux portiques, aux saillies des fenêtres, des portes, des murs », et, bien entendu, « de franchir les limites jaunes » tracées dans la cour. Défense de vivre pour qu'en cas d'accident le médiocre en service, le tyranneau local, puisse faire remarquer que tout était prévu. C'est le coup du parapluie. Celui-là est très, très, très grand. Le type qui est dessous doit se sentir très, très, très petit.

Désert, désert, désert.

Caliban pourrait ainsi enfile les perles de l'école sur un grand collier qui ferait la plus solide des chaînes.

Seulement, il serait trop facile de rendre seule l'école responsable de la crétinisation des gosses sous prétexte qu'ils y passent beaucoup de temps. Par carence, l'école laisse défaire l'humain ; c'est vrai. Ses insuffisances sont douloureuses comme celles d'une personne qu'on aime. Certes. Mais elle ne fait que refléter l'abdication générale des adultes. On n'a jamais tant parlé des gosses ; on ne les a jamais autant abandonnés.

Non, mes beaux Seigneurs, ce n'est pas l'instituteur qui a perdu la guerre, fait baisser le franc, déchristianisé les villes, dépucelé les vierges sages ou cassé le Vase de Soissons. Ce n'est pas lui qui met le gosse sur les rails de la bêtise. C'est vous. Et si on n'arrive plus ensuite à arrêter la machine, il ne faut pas s'en prendre aux gardes-barrières ni aux lampistes. Votre monstre fonce aveuglément à toute vapeur à travers un paysage social peu varié. Au bout, la nuit. Partout, l'angoisse. La vie que vous nous faites, un désert.

Désert, cet univers de fric et de violence, de combines, de bagou, de rackets, de guerre et de sadisme, qui apparaît aux enfants comme l'univers naturel, quotidien, banal, par la grâce de vos écrans et de vos magazines, parce que c'est le seul que vous lui offrez, parce qu'il passe plus de mille heures par an devant le petit écran, c'est-à-dire plus de temps qu'il n'en passe à l'école (— « Dis, c'est comme ça, la vie ? » — « Tais-toi, avance ! Planque-toi ! Fais gaffe ! Ne te fais pas remarquer ! Ferme-la ! »).

Désert, ce monde qui emplit les oreilles de ses hurlements et de son tintamarre, mais reste silencieux quand l'enfant demande désespérément qu'une voix lui réponde, que quelqu'un lui parle. Après le suicide d'un

jeune homme de dix-sept ans par camarade interposé, on a tenté de savoir pourquoi le neurologue qui l'avait soigné un moment avait échoué.

L'enfant ne voulait plus aller le voir : « Il m'écoute et ne me pose pas de questions. » Génération sans maîtres. Les uns sont récusés parce qu'ils parlent comme s'ils savaient toutes les réponses. Les autres, parce qu'ils se taisent, comme s'ils refusaient la réponse, au nom de leur théorie. Des bavards insignifiants ou des spectres impassibles et aseptisés. Des perroquets ou des robots. Jamais des hommes.

Désert, désert, désert.

Oui, quel silence, dans ce vacarme du monde !

Le spécialiste se tait, à l'écoute du monologue, guettant le truc révélateur qui va confirmer sa théorie.

Le professeur se tait, gardant pour lui ce qu'il sait et mettant en discussion ce que les élèves ne savent pas.

L'aumônier se tait, empilant puérilement ses petites pierres d'attente, et, comme il y a des mots « qu'on ne peut plus dire » (*Christ, Esprit, Espérance*), des sacrements qu'on ne peut plus donner en dehors des copains de la secte, pour tuer le temps, entre deux tirages à la ronoé, il suit des cours de maso-linguistique et cache soigneusement sa petite lumière sous le boisseau. Ça peut servir un jour en cas de panne.

Les parents se taisent, empêtrés dans leurs propres histoires de couple à la page, mais ils prouvent leur affection en donnant un billet de mille au mouflet de temps en temps. On fait des sacrifices. Il a tout. Carambars, illustrés, pantalons évasés, cheveux longs et cinéma le dimanche. Une vie de gosse exemplaire. Tous ses caramels, bagnoles miniaturisées, illustrés et billets de mille empilés, ça fait cinq cents milliards d'anciens francs d'argent de poche chaque année. Le sixième du budget de l'Éducation nationale. Ça

compte. Une montagne d'amour. Désert de la ville où les gosses sont engloutis.

.....
A partir de la sixième, on va à l'école comme on part en voyage. Le gosse arrive avec sa valise de bouquins, de cahiers, de classeurs, de copies simples et doubles, de règles, d'instruments géométriques, de gadgets à encres multicolores, de chewing-gum, de caramels, de bandes dessinées, de timbres à échanger, de vêtements de gymnastique (uniforme obligatoire, short, chemisette, chaussures, survêtement), de cartes officielles (identité, réduction-RATP ou famille nombreuse, métro, autobus ou chemin de fer, lycée, ciné-club, licence sportive, chorale, etc.), sans oublier le principal à ses yeux, un flingue en matière plastique et le casse-croûte de l'après-midi. En face de lui, un tourbillon de professeurs qui se succèdent sur un rythme horaire en un ballet ferroviaire et sans grâce. Des profs-voyageurs-de-commerce qui vendent leur marchandise de classe en classe en ayant peur de rater la correspondance. C'est la règle de l'éparpillement. Elle n'arrange pas les choses. Comme le travail, le loisir et le pain cuit au mazout, l'école est en miettes.

A peine a-t-on réussi à créer le climat poétique nécessaire pour aimer ce poème, que la sonnette retentit ; le gosse reballe ses outils, reprend la valise qu'il fait glisser dans les couloirs propices et se précipite vers le laboratoire qu'il quittera bientôt pour la salle de géographie avant d'émigrer vers l'anglais et de passer ensuite aux mathématiques. On lui fait le coup de l'esprit à tiroirs. De temps en temps, des tiroirs se coincent. On force un peu. Si ça résiste, n'insistons pas. Ils resteront coincés. Pour toujours.

UNE SOCIÉTÉ SANS ÉCOLE
Ivan ILLICH
(Seuil).

« C'est idiot, impensable ! »

...

Le fait de recueillir ce genre de réaction ainsi que haussements d'épaules et sourires de commisération présente un fait intéressant. Si nous sommes si sûrs de ne pouvoir nous passer de l'École c'est que nous voilà bien conditionnés !

C'est ce que l'auteur s'emploie à nous démontrer en faisant le procès de l'École, un procès sans concession. Bienheureux les êtres humains qui ne pouvant pas aller à l'école « ne jouissent pas du privilège de devenir des cancras ».... Pauvre « pauvres » à qui on vole jusqu'au « respect d'eux-mêmes en les convertissant à une foi qui ne promet le salut que par l'école ».

L'École c'est aussi l'université ; elle n'échappe pas à la critique surtout depuis qu'elle n'est plus le lieu de la « quête » intellectuelle et des fièvres de l'esprit. Et cela depuis Gütenberg, depuis que nous tendons à être prisonnier de la page imprimée : « Depuis se sont tus peu à peu les débats critiques, ont cessé de se heurter les idées » autour de la chaire professorale.

Et maintenant, bien qu'il y ait « le déserteur ou le rejeté de l'école à qui on rappelle sans cesse ce qu'il n'a pas eu, et le diplômé, à qui l'on fait sentir qu'il est inférieur à la nouvelle promotion d'étudiants » ... tous continuent de défendre une société qui sut inventer la « révolution » permettant la montée des espérances.

Par l'École, nous sommes tous manipulés, nous continuons à encourager sa réforme « tout comme Henry Ford III propose des automobiles antipollution ». Il n'y a que des « réformateurs » qui n'imaginent comme solution que le recours à des

écoles nouvelles... « Tous sont d'accord sur un point, il faut reculer sans cesse plus loin les murs de l'école, jusqu'à ce qu'elle enferme toute la Société. »

L'École n'aurait donc qu'une utilité, celle de « créer des emplois pour les enseignants ». Ivan Illich dénonce l'École comme la pire des aliénations « la nouvelle religion planétaire » mais aussi la responsable du développement aussi rapide du marché de l'emploi.

En conséquence, « il faut comprendre que l'école est une industrie avant de vouloir édifier une stratégie révolutionnaire réaliste »... « dans le schéma traditionnel, l'aliénation était une conséquence directe du travail considéré comme une activité salariée... Maintenant, les jeunes sont pré-aliénés par une école qui les tient à l'écart du monde »... « La nouvelle Eglise mondiale c'est l'industrie de la connaissance... Tout mouvement de libération de l'homme ne saurait plus passer maintenant que par une descolarisation. »

C'est radical, l'auteur note quand même quelques mouvements de protestation chez les étudiants et les professeurs contre la pollution, la guerre, les préjugés, le gouvernement, la manière de vivre. Ainsi se présente la contre-culture avec les hippies (les voilà réhabilités) qui eurent d'ailleurs des précurseurs au Moyen Âge — les Fraticelli et sous la Réforme — les Alumbrados. De même s'allument et se propagent des « foyers ardents de l'hérésie au sein même de la hiérarchie », composés d'individus ayant pris conscience du rôle de l'enseignement et qui essaient de construire une contre-société en s'aidant mutuellement pour vivre leurs idées.

Ces tentatives n'en demeurent pas moins aléatoires et difficiles — nous le savons, la seule solution pour I. Illich : la suppression de l'École et

l'élaboration de structures qui mettent les hommes en rapport les uns avec les autres et permettent par là, à chacun, de se définir en apprenant et en contribuant à l'apprentissage d'autrui. Comment ? En créant des moyens de « communications culturelles ».

Chaque habitant pourrait s'inscrire à un service spécialisé qui se chargerait de le mettre en relation avec la ou les personnes intéressées par un même sujet d'étude. Il suffirait d'indiquer le titre de l'émission retenue, du livre, du film... et l'ordinateur du service serait à même de lui donner très vite la liste des personnes ayant envoyé les mêmes références. Il suffirait alors de se joindre. Ce projet étonne par sa simplicité. Il aurait aussi le mérite de contribuer à rompre l'isolement fatal où se trouve la quasi-totalité des hommes.

De même existerait un service chargé de mettre à la disposition de chacun les objets éducatifs puisque l'apprentissage formel passe par la possibilité de manipuler, d'utiliser les objets.

En somme trois objectifs : — permettre d'apprendre à tous ceux qui veulent apprendre, à n'importe quel moment de leur vie.

— leur permettre de partager leur savoir par des rencontres, des stages de métier (une exonération fiscale pourrait être envisagée pour ceux qui acceptent des « apprentis »). — se faire entendre.

Pour le fonctionnement de ce projet, prévoir que chaque citoyen ait de la communauté une subvention qu'il utiliserait n'importe quand. Ou bien prévoir une « banque » qui donnerait un premier crédit à chacun pour l'acquisition des notions de base. Ensuite, pour bénéficier de nouveaux crédits, il lui faudrait lui-même enseigner. « Le temps passé à enseigner par l'exemple et la démonstration... permettrait de bénéficier

des services de personnes plus instruites. Une élite entièrement nouvelle apparaîtrait constituée de ceux qui auraient gagné leur éducation en la partageant avec autrui. »

Les « élucubrations » d'Ivan Illich ont-elles seulement une chance d'être appliquées dans les pays sous-développés ? C'est ce que l'on serait tenté de penser, confortablement installés dans nos habitudes. Mais nous ne le pouvons, ne serait-ce que parce que nous avons tous conscience de vivre l'ère prométhéenne du monde qui court à sa perte.

Ne serait-ce que parce que nous voulons pour nos enfants garder l'espoir que les hommes puissent se rencontrer, s'aider, s'aimer, l'espoir en une société fraternelle.

Il nous appartient, ce me semble, de ne pas tourner la page aussi vite mais d'essayer à la lumière de cette prise de conscience que nous devons à l'auteur, de réviser un certain nombre de nos conceptions. Il nous appartient aussi de rester vigilant afin que la disparition de l'Ecole, qui semble inéluctable pour l'auteur, ne conduise pas au triomphe du pédagogue « à qui l'on donnerait mandat d'agir en dehors de l'école sur la société tout entière ». Cette descolarisation conduirait à l'avènement du « meilleur des mondes » décrit par Huxley.

Ivan Illich poursuit ses travaux et souhaite des critiques « nouvelles et constructives » pour les prochains séminaires de Cuernavaca en 72 et 73. Pourquoi ne serions-nous pas au rendez-vous ?

J. JOUNOT

*
**

LES « BOUTIQUES D'ENFANTS » DE BERLIN (éducation anti-autoritaire et lutte pour le socialisme)
K. SADOUN, V. SCHMIDT, E. SCHULTZ
Maspero - 14,80 F.

A Berlin-Ouest, en février 1968, à l'initiative du Comité pour la Libération de la Femme, des groupes gauchistes décident de réagir contre la conception traditionnelle des jardins d'enfants allemands ; ils louent des boutiques désaffectées (ce qui explique le nom de kinderleaden, boutiques d'enfants) pour y accueillir les plus jeunes enfants des militants et les élever selon des principes anti-autoritaires.

L'été suivant se constitue un Comité Central des kinderleaden socialistes qui se sabordera un an plus tard.

Sur cette expérience courte et limitée, les auteurs ont publié en mars 1970 un livre de 200 pages que l'on ouvre avec curiosité pour connaître comment vit un groupe d'éducation anti-autoritaire.

Malheureusement, on reste sur sa faim : quatre ou cinq pages seulement décrivent l'organisation et le déroulement de la journée. Tout le reste se situe au niveau de la théorie, avec un amalgame peu cohérent de Reich et de Mao. Les seules descriptions de l'atmosphère des kinderleaden sont données par des journalistes dont les gauchistes dénoncent la partialité. Il est certain que ces articles de tons divers ne suscitent pas l'enthousiasme pour l'éducation anti-autoritaire et nous ne demanderions qu'à les taxer de mauvaïse foi, si on nous proposait par ailleurs d'autres éléments au dossier.

On regrette que les auteurs n'y opposent qu'un brassage de formules et de slogans dont la logique n'est pas toujours convaincante. Nous avons droit d'abord à un cours de psychanalyse (il faudrait

presque dire psychologie anale) qui se réfère moins à Freud qu'à Reich et très vite apparaît notre désaccord. En effet, si nous refusons l'autoritarisme, si nous condamnons le dressage brutal de la petite enfance, la répression de la masturbation, est-ce à dire que la propreté nous est indifférente, que nous devons, passer de la permissivité à une « approbation affirmée » qui est une incitation sexuelle dont les mobiles mériteraient une clarification ?

On signale que le cercle d'étude ne s'est pas mis d'accord sur l'opportunité de la présence des enfants pendant les ébats sexuels de leurs parents, alors que des psychanalystes auraient pu apporter à ce débat un témoignage qui ne soit pas abstrait. Mais sans doute sont-ils trop bourgeois pour qu'on puisse les écouter !

Ce qui déconcerte, lorsque tout reste au niveau du verbalisme, c'est qu'après s'être retranché derrière des théories reconnues, les auteurs s'esquivalent par une pirouette dès qu'il faut les articuler entre elles. Par exemple, il y a hiatus entre une interprétation de l'agressivité comme projection sur des tiers de l'agressivité contre les parents et le conditionnement politique qui amènera les jeunes enfants à la combativité révolutionnaire.

Je dois dire que, pour ma part, je refuse l'encouragement d'une agressivité non pas symbolisée mais agie et qui ne peut que déclencher riposte, insécurité, culpabilité.

Quitte à passer pour un flic libéral, je pense que l'éducation doit amener l'enfant à ne pas se tromper d'opposition et à dépasser les fantasmes pour réserver son agressivité aux formes d'oppression qu'il veut supprimer.

Quant à l'endoctrinement, il me paraît inacceptable, surtout si l'on se prétend anti-autori-

taire. Les auteurs citent pour se justifier le Vietnam et les camps palestiniens, mais peuvent comparer des situations où l'agression est le phénomène quotidien et où l'on ne saurait parler de conditionnement à une violence endémique. Il ne s'agit pas d'un jugement moral qui voudrait nous faire tenir de façon absurde les enfants hors du conflit. Bien au contraire, nous estimons que l'endoctrinement est la forme la plus bête d'éducation et nous la jugeons indigne des révolutionnaires qui veulent créer des êtres solides, capables d'engendrer l'avenir.

C'est pourquoi, nous estimons que toute formation, dans laquelle nous n'esquions pas la politique, ne peut se fonder que sur une analyse critique du milieu tel qu'il est vécu par les enfants. Faire mimer à des enfants de 4 ans une manif sur le Vietnam c'est du cabotinage, cela n'a rien à voir avec une prise de conscience profonde qui pourrait sortir de l'expression libre des enfants, mais probablement pas sur le Vietnam, à 4 ans, à Berlin.

Mais ces gauchistes ignorent ce qu'est l'expression : Reich ne parle que des motivations sexuelles et scatologiques. D'autre part, s'ils approchaient les ouvriers autrement que pour leur donner des conseils politiques, peut-être percevraient-ils la valeur éducative du travail créateur, librement et socialement choisi, alors qu'il n'est question dans leur livre que de jeu.

Je crois que ce livre décevant devrait, non pas nous faire condamner sous un amalgame précipité tout ce qu'on a appelé, à tort ou à raison, gauchiste, car pour ma part, j'ai trop fulminé lorsque la politique du possible socialiste nous donnait la bataille d'Alger et la vignette, pour ne pas me réjouir d'une certaine radicalisation des exigences de la gauche, mais il ne faut pas tout mélanger, jouer la poli-

tique irresponsable du pire, disperser en activisme pointilliste des forces si nécessaires à un combat plus global.

Il est important que nous manifestations aux inconscients notre refus de courir à la rescousse chaque fois qu'ils ont envie de se dégoûter les jambes.

Nous n'avons pas refusé les dogmatismes conservateurs pour en endosser d'autres à vocabulaire révolutionnaire.

Dans le cas précis de l'éducation anti-autoritaire, nous sommes persuadés que bien des parents s'en tireraient mieux sans invoquer Reich et Mao, simplement avec un peu de bon sens et d'observation des enfants.

Dans ce livre, une phrase m'a particulièrement fait un choc, c'est celle d'un psychiatre cité dans un article violent de « Stern » :

« Les gauchistes doivent se débarrasser de leurs propres complexes avant de faire des expériences avec leurs enfants. Les princes et les princesses rouges ne veulent rien d'autre que se débarrasser de leurs enfants. Le tout est ensuite, comme toujours, chamarré d'idéologie. »

C'est une phrase féroce. En fermant le livre, j'ai du mal à la trouver injuste.

M. BARRE

* *

PSYCHANALYSE ET MORALE SEXUELLE

Claude GEETS

Editions Universitaires, 115, rue du Cherche Midi, Paris VI°.

Les expressions psychanalytiques sont trop passées dans le langage courant, trop généralisées et trop vagues pour qu'il ne soit pas utile de cerner davantage l'œuvre de Freud. Or, à l'heure actuelle l'influence de la psychanalyse s'avère très importante sur le plan moral. Mais l'approche de ce problème requiert cependant

plus de nuances... car si dès sa naissance la psychanalyse a été perçue comme une « contestation » des normes sociales et de la morale établie, c'est la morale qui a fourni au refus des théories nouvelles introduites par Freud sa plus vigoureuse justification...

Dans l'esprit du public la psychanalyse se trouve couramment associée au sexuel et à l'érotique dont elle est devenue socialement le symbole et ce en dépit d'une méconnaissance profonde de la signification et du rôle précis de la libido en psychanalyse. La plupart du temps on rejette le principe d'une fonction quelconque de la libido (sexualité) tout en entourant la représentation de la psychanalyse d'une signification érotique. En fait la « révolution sexuelle » provoquée par la psychanalyse pourrait bien n'être qu'une péripétie dans l'histoire de son développement.

Et de plus, d'une façon générale « on soupçonne la psychanalyse de porter atteinte à ce que l'homme possède de meilleur » : les idées de la responsabilité de la personne, son auto-détermination et sa dignité grâce à une autonomie, une autarcie radicale. La pratique et la théorie psychanalytiques semblent aller à l'encontre de ces valeurs en déchargeant l'homme de sa responsabilité. Qu'en est-il exactement ?

Si la psychanalyse n'est pas le dernier mot sur l'homme, et c'est heureux, si elle n'est pas apte par elle-même à fournir la morale que cherche notre temps pour combler le vide laissé par la « destruction des idoles » — et c'est encore mieux, il n'en reste pas moins qu'elle est une mise en question de la morale et surtout de la société dont les impératifs sont autant de pressions intolérables exercées sur la vie affective et instinctive de l'individu, s'imposant à lui et par là ils engendrent en même temps qu'ils trahissent de gra-

ves déséquilibres névrotiques. C'est là une vue pessimiste certes qu'on aimerait chasser — ce serait confortable. Mais confronté à la réalité d'une classe, justement dans le domaine de la sexualité, il faut bien reconnaître le rôle contraignant de la société qui ne permet pas aux adolescents de vivre leur sexualité — avec tout ce que ça implique comme suites « névrotiques ».

Mais dira-t-on, il y a une solution : le dépassement dans la culture...

Quelle est la source du sentiment d'obligation chez l'homme ? Pourquoi la morale s'exprime sous une forme négative ? Elle est interdiction face aux comportements de la spontanéité. Il y a le tabou caractérisé par une absence totale de motivations rationnelles conscientes.

Il est difficile de suivre l'auteur quand il tente de faire la généalogie de la morale selon Freud. Difficile par l'emploi obligatoire sans doute de vocabulaire tel que : l'homme « être *amorale* qu'aucune tendance vers le *bien* n'anime »... qui « croît selon un soubassement d'égoïsme et de sensualité »... « morale traditionnelle »... etc., autant de termes qui sentent la réprobation, de toutes façons, termes importants à définir.

Freud définit l'homme comme un être de désir et s'efforce de reconstituer les événements fondateurs de la morale : les relations humaines au sein de la horde primitive, comment les fils en arrivent à éprouver des sentiments opposés vis-à-vis du père à la fois rival et modèle, puis la naissance de la culpabilité des fils sitôt libérés de la présence oppressante du père castrateur.

Le mythe est rappelé. Car c'est bien de mythe qu'il s'agit, Freud y affirme seulement qu'avec le crime et la loi commence l'homme. Ce que le mythe freudien illustre c'est

le pouvoir contraignant d'un rêve qui modèle d'autant plus les pensées de l'homme que jamais il n'a pu se réaliser. « Les satisfactions symboliques dans lesquelles s'épanche selon Freud le regret de l'inceste, ne constituent donc pas la commémoration d'un événement. Elles sont autre chose, et plus que cela : l'expression permanente d'un désir de désordre, ou plutôt de contordre... » De là à conclure que ce n'est pas l'inceste qui est grave en soi mais seulement le sentiment de culpabilité qu'il provoque et qui engendrerait le désordre...

Et justement ce sentiment de culpabilité Freud ne l'explique pas. Quelle est son origine ? En effet si la culpabilité attachée aux premiers objets du désir infantile fonde effectivement l'obéissance morale, on peut se demander à quoi la culpabilité elle-même se rattache, sur quoi elle se fonde en dernier ressort. Notre jugement moral serait-il inné ? Freud par ailleurs refuse cette hypothèse catégoriquement. Les fils parricides sont-ils doués de conscience ?

Mais la conscience est un produit de la civilisation...

La question de la culpabilité reste ouverte. Comme reste posée la question de savoir pourquoi, en fonction de quoi l'enfant cherche à s'identifier à son père. Si c'est en fonction d'un idéal, d'une idée, si le père, la mère sont choisis comme objet d'identification c'est parce qu'ils répondaient à « une capacité d'éprouver la valeur exemplaire de l'objet et de se vouloir soi-même identique à l'objet conçu comme représentant d'un modèle idéal. Dès lors selon Henriot « l'idée d'identification » explique tout, sauf l'identification elle-même »...

Freud revient souvent avec insistance sur la morale. Elle n'est pas « donnée » mais l'aboutissement d'un processus

jalonné d'interdictions et de prohibitions. Elle est anti-nature, négative. Les exigences morales sont bâties sur un refoulement inévitable (?) des pulsions que la société impose quand elle ne peut en intégrer la libre expression sous peine de compromettre son équilibre vital. Vital ? et si l'inceste par exemple n'avait plus le risque de compromettre l'équilibre de la société, serait-il encore amoral ?

Il est aisé de comprendre que l'individu moral obligé de vivre en se conformant constamment à des règles et des prescriptions, sans attache avec ses pulsions intimes, vit psychologiquement parlant au-dessus de ses moyens. Il vit en hypocrite et on peut dire « sans exagération qu'elle (la morale) repose sur cette hypocrisie et qu'elle subirait de profonds changements si les hommes s'avisèrent de commencer à vivre selon leur vérité psychologique » (Freud). On le voit la psychanalyse ne peut créer à elle seule une morale. Tabler sur une « conformité à la nature de l'homme » (Hesnard) c'est tabler sur un concept aléatoire, car où commence et où s'achève cette « nature de l'homme ? ».

Freud n'a pas osé « pousser à bout les conséquences réelles de ses découvertes en matière de sexualité. En situant la libido en lutte avec un instinct de destruction enraciné biologiquement Freud a esquivé le véritable problème dont l'examen attentif l'aurait forcé à aller beaucoup plus loin dans sa mise en question de la société établie et de ses principes. En interprétant... les vicissitudes de la sexualité par leur conflit avec un instinct biologique, donc inéluctable, la psychanalyse classique fait l'économie d'une critique radicale de la société à laquelle pourtant, ses premières intuitions doivent nécessairement conduire. Car l'inhibition sexuelle, et la souffrance qu'elle entraîne, ont des causes non

biologiques mais socio-économiques ».

Freud n'a pas « osé », par contre Wilhelm Reich considéré comme psychanalyste dissident, dénonce la société patriarcale autoritaire comme responsable des inhibitions qu'elle cause par sa structure même, société patriarcale autoritaire et répressive, besoin matériel et privation travaillent dans le même sens.

Tout comme la morale répressive et anti-naturelle de Freud, le besoin né de conditions sociales écrasantes rend impassible la réalisation harmonieuse de ses aspirations naturelles. En fait Reich serait pour une « morale de satisfaction », les agents moraux disparaissent au profit du principe « qu'on devrait jouir de la vie ».

Avant de terminer j'ai envie encore de relever la notion d'amour de soi selon Freud, entaché d'un je ne sais quoi de culpabilité.

« Homme incapable de renoncer à l'amour de soi ? » mais si justement la première condition pour que l'homme s'améliore était qu'il s'aime lui, d'abord ? qu'il s'accepte pour qu'alors vive en lui cette riche possibilité de transformation et d'évolution que nous portons tous en nous mais qui hélas est enfouie sous tant d'alluvions et de décombres (réf. à Krishnamurti) ?

En bref ce livre donne envie d'en savoir davantage sur Freud ne serait-ce que pour se conformer à son désir ultime, celui que la psychanalyse ne soit pas attachée uniquement à la médecine mais employée aussi à la psychologie des profondeurs. Pourquoi pas dans nos classes ?

J. JOUNOT

**

COMMENT EN PARLER A NOS ENFANTS ?

Ce livre reste très en deçà de tout ce que peut attendre une maman préoccupée de répondre à ses enfants. Oui bien sûr l'affection, le climat d'écoute, de naturel mais il n'en reste pas moins que les mots manquent souvent. On arrive toujours à dire qu'il y a une ouverture expresse pour que le bébé sorte.

— Et comment il est rentré ? Beaucoup de mères se trouvent alors à court. Pourquoi ne pas imaginer dans ce livre un dialogue entre l'enfant et sa mère ? Dialogue qui servirait de base de point de départ.

C'est ce que nous trouvons dans l'excellent ouvrage de : *La vie et l'amour*, Bernadette Delarge, Docteur Emin. Ed. Universitaires, 115, rue du Cherche Midi, Paris VI^e. (Pour les filles de 8 à 14 ans.)

**

LIVRES POUR LIRE... ... ET COMPTES RENDUS A LIRE

Dans le cadre de notre mise à jour quotidienne, dans celui de notre écoute du monde — fut-il universitaire, intellectuel et même intellectualiste, dans notre désir de connaître la pensée, les recherches et les expressions des autres, il nous faut effectuer un travail d'information.

Mais cette information se doit d'entrer dans notre circuit coopératif d'échange et de travail.

Un livre, un travail nous intéresse *par rapport* à nos propres intérêts, à nos propres recherches : quelle aide peut-on en tirer ? Quelle méfiance avoir ? Quel dialogue engager ? Comment prendre la « responsabilité » d'engager nos camarades à lire ou à rester indifférents ?

Dans le cadre d'une revue plus spécialement attachée aux as-

pects de la recherche et de la prospective il nous faut donc de nombreux comptes rendus de lecture qui soient dynamiques et précis...
Merci de votre bonne collaboration.

SECONDE LISTE DE LIVRES REÇUS

- La pédagogie expérimentale, *Jean Simon* (Privat)
- Les étapes de la rééducation, *J. Guindon* (Fleurus)
- Guide de l'Etudiant, *Paul Juif et Fernand Dovero* (Presse Universitaire)
- Réussir à l'école, *Monique Lasserre* (Clair)
- Relations professeur-étudiants, *Y. Guyot* (Centre documentation Universitaire)
- Histoire d'Elly, *Clara C. Park* (Calmann Lévy)
- Lecture et conquête de la langue, *Charles Touyarot* (F. Nathan)
- Introduction à la recherche en éducation, *G. de Landsheere* (A. Colin)
- La revue de presse, *François Bazin* (Chotard et associés)
- Recherche pédagogique dans une classe de perfectionnement, *D. Zimmermann* (E.S.F.)
- La culture et l'Etat, *Bengt Scoderbergh* (Seghers)
- L'enfance, *Georges Heuyer* (Presses Universitaires)
- Le devoir à refaire, *André Palau* (Nouvelle édition De-bresse)
- Journal d'un professeur débutant, *Michel Barlo*... (Le Centurion)
- A l'atelier de la souris verte (Bordas)
- Saint Just, *M. Dommanget* (Ed. du Cercle)
- Politique de l'éducation, *J. Fournier* (Ed. du Seuil)
- L'expression écrite à l'école primaire, *R. Nussbaum* (Ed. Payot)
- Déficience mentale et langage, *Marie de Mestre* (Ed. Universitaire)
- L'Ecole bloquée, *Suzanne Citron* (Bordas)